

François Chirpaz

**LA VIE, LA MORT
et L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE**

S'interroger sur la vie et sur la mort est inévitablement se confronter aux questions les plus dérangementantes car ce n'est rien moins que le sens ultime du vivre humain qui est en jeu. Le fait de la vie est réalité banale que retrouve chacun au sortir du sommeil. Dormir n'est pas cesser de vivre, c'est s'absenter du monde familier et s'éveiller est retrouver à nouveau ce même monde, celui de nos proches et celui de l'alentour des choses, comme si le temps du sommeil n'avait été qu'une parenthèse. En un sens, rien n'est plus banal et la preuve en est que nul ne songe guère à s'interroger sur ce fait que, pour lui, la vie ne s'est pas interrompue et qu'elle continue encore.

Quant au fait de la mort, il est non moins banal, puisque chacun sait que dans le monde des hommes il en est qui meurent de vieillesse, de maladie ou à la suite de l'une ou de l'autre des violences qui imposent leur loi dans les sociétés, guerres, meurtres, déchaînement des éléments, etc. En ce sens, la mort fait, pour ainsi dire, partie du paysage ordinaire dont nul ne se soucie tant qu'elle ne l'affecte pas dans ses proches ou qu'il n'en sent pas la menace pour lui-même.

Or, de telles banalités sont vouées à vaciller, dès lors que nous en venons à pressentir que, là, c'est de l'être et du destin de ce vivant que nous sommes qu'il est question. Qui sommes-nous, nous ces vivants capables de parole et de pensée et liés, d'une manière plus ou moins intense à nos proches que nous chérissons ? Pour chaque être humain, qu'est-ce que cela que vivre en espérant que la mort ne

nous surprendra que dans des temps lointains ? En un mot, comment comprendre ce que nous nommons la vie et la mort ?

S'interroger de la sorte n'est, bien évidemment, pas le faire sur le registre de ce que peut nous dire le point de vue scientifique, mais sur celui de l'existence. Se placer du point de vue scientifique est, en effet, mettre en évidence des processus, ce n'est pas en comprendre le sens. Là, vie et mort s'opposent comme la marche et l'arrêt des fonctions vitales. Leur bon fonctionnement est indice de vie, leur arrêt, indice de mort. Cependant, s'en tenir à un tel point de vue est demeurer extérieur à l'existence, au vivre quotidien et au souci de vivre. Et c'est escamoter ce fait que le mourir est effondrement sans retour de la vie.

Or, c'est bien, là, de l'existence qu'il est question et d'une manière centrale, lorsque nous avons dessein de comprendre tant la vie que la mort. Se placer du point de vue de l'existence est s'attacher à nous comprendre nous-mêmes, dans notre façon d'habiter la vie et de nous interroger sur la mort. Et la question est toujours comme à double face. Elle porte sur l'être de ce vivant que nous sommes, dans le quotidien de nos relations, de nos occupations et de nos soucis, comme elle porte sur notre destination ultime. La mort est-elle le dernier mot de notre destin, effondrement dans le néant ?

Depuis le temps de notre naissance, nous sommes dans la vie, nous éprouvant comme vivant, au point de considérer la vie comme notre être même, mais, à moins que d'être naïf, sachant bien que nous sommes voués à la mort. Or, la mort est, tout à la fois, ce qui nous est familier et totalement inconnu. Familière, puisque nous savons qu'autour de nous nombre d'hommes meurent. Et, dans le même temps, totalement inconnue car, d'elle, nous ne savons rien sinon la cessation du vivre que nous observons sur d'autres. Jusqu'alors il y avait quelqu'un à qui nous pouvions parler et qui nous parlait. Désormais, il n'y a plus qu'un cadavre froid et muet.

Qu'est-elle donc cette même mort, « *ce pays inexploré des confins dont nul voyageur ne revient.* », selon le mot que Shakespeare met dans la bouche de Hamlet ? Rien d'autre que le totalement inconnu et, pour cette raison, l'inquiétant.

L'effroi de Gilgamesh

Les grands textes de l'humanité sont sans nombre qui se sont attachés à s'interroger de la sorte. Ici, c'est en privilégiant deux épisodes du poème de l'*Epopée de Gilgamesh*, à notre connaissance le texte le plus ancien écrit de main humaine, que je voudrais venir vers le centre de la question.

D'une part, là où est relaté le passage d'Enkidou de la forme animale à la forme humaine. Lorsqu'il fait son entrée dans le texte du poème et bien avant sa rencontre avec Gilgamesh qui deviendra son ami, Enkidou n'a pas encore forme humaine. Il n'est qu'un animal indistinct au milieu des hardes qui courent la steppe.

Il n'était pas né comme un homme, mais, homme, il le devient à partir de sa rencontre avec la femme, la cabaretière qui l'initie à la sexualité et qui lui fait consommer de la nourriture cuite, du pain et de la boisson fermentée, de la bière. C'est alors qu'il passe du statut de simple vivant à celui d'être humain. Pour le dire dans le langage de l'anthropologie contemporaine, il passe du stade de la nature à celui de la culture. Ou, plus exactement, il passe du statut de vivant indéterminé à celui d'individu singulier et unique.

Et ce passage est salué par la cabaretière qui le dit alors « *beau comme un dieu* ». Pour indiquer cette beauté propre à l'être humain Homère désigne certaines des grandes figures de l'*Illiade* comme *théoeidés*, de forme divine. Deux façons d'exprimer l'écart entre le vivant ordinaire, l'animal, et le vivant à face humaine.

Le second épisode que je retiens est celui qui relate l'effroi de Gilgamesh devant le cadavre de son ami Enkidou, et la plainte qui exprime sa douleur :

« Comment me taire, comment garder le silence ?

Enkidou, mon ami, que j'aimais, est devenu semblable à de l'argile !

Moi-même, comme lui, ne vais-je pas me coucher,

Pour ne plus, à tout jamais, me lever ? » (10^e tablette)

Peu avant, il disait :

« L'angoisse est entrée dans mon cœur,

et, par peur de la mort, je vais, errant, dans le désert. » (9^e tablette)

Un double pôle, donc. Celui du mystère de la vie que découvre Enkidou et celui de l'effroi de Gilgamesh devant l'énigme de la mort.

D'un côté, mystère de la vie, vécue d'une manière humaine, ouverture sur des possibles indéfinis car le vivant humain est un être ouvert, par la parole, sur l'espace de la pensée et de l'esprit et relié à cette même vie par la force des liens affectifs avec ceux qui l'aiment et qu'il aime. Et, de l'autre, énigme de la mort qui brise chacun des liens et n'impose que le silence. En ce sens, vie et mort s'opposent comme s'opposent parole et silence, présence et absence.

Entre mystère et énigme

Le lieu quotidien du vivre est ce que nous nommons l'*expérience*, contact avec la proximité extérieure qui nous touche et que nous pouvons toucher. Un contact immédiat où notre corps est, tout à la fois, touché et touchant. Au point de départ, sans médiation mais qui doit être médiatisé pour devenir humain. Ainsi, dans la caresse où la main frôle le corps de l'autre, un contact muet, mais un

geste qui doit en appeler à la parole pour se laisser comprendre comme geste d'amour. Caresser n'est pas palper le corps de l'autre ni même simplement le toucher, c'est se rendre présent à lui en l'invitant à une rencontre. Or, pour se faire comprendre comme tel, le geste en appelle à la parole, se confirmant l'un l'autre.

L'espace de notre expérience ordinaire est celui de notre ouverture sur la réalité extérieure, celui de notre insertion dans le monde, là où nous travaillons les choses pour y installer notre demeure. Comme là où nous sommes en relation avec les autres à l'entour. Et, d'une manière plus personnelle, là où nous sommes en mesure de nouer ces formes du lien privilégié que sont l'amitié ou l'amour, rencontres elles-mêmes privilégiées avec ceux qui deviennent nos proches.

Si l'alentour immédiat de chacune de ces rencontres et de ces liens constitue, pour chacun, son monde familier, il n'en demeure pas moins que notre expérience de vivant humain est toujours comme bordée par des confins inaccessibles. Par *confins*, j'entends des zones limites, inexplorées et pourtant essentielles au vivre, des zones qui échappent à notre expérience ordinaire et que nous ne pouvons réellement traduire en mots car nous n'avons pas de mots pour les dire. Or, ces confins sont doubles, selon qu'ils relèvent du mystère, ou de l'énigme.

L'ordre du mystère

Au point de départ de la vie de chacun, un singulier mystère, le temps du commencement, celui de la naissance. Quelque chose commence lorsque chacun fait son entrée dans le monde commun, au sortir du ventre de sa mère. Et, plus encore, lorsqu'il fait son entrée dans l'espace de parole, lors du franchissement du seuil des mots, tout à la fois ouvert par la parole de l'autre et s'ouvrant, par la parole, à l'espace de la pensée. Un temps que l'on peut désigner comme

mystère, celui de l'ouverture du vivant qui devient humain en s'ouvrant à l'esprit, habité par une énergie qui n'est pas le propre de l'homme mais qui, dans l'homme, prend une dimension singulière puisque capable d'habiter un corps animé et d'être habité par l'esprit.

Une autre région du mystère, là où, par l'esprit, l'être humain pressent le proximité du transcendant qui est le divin, cette réalité à quoi les hommes, partout et toujours, se rapportent parce qu'ils pressentent la présence d'un Autre, désigné comme Tout Autre, quelque nom qu'ils lui donnent. Une présence tout à la fois différente de celles que nous pouvons expérimenter dans le quotidien et qui est pressentie comme essentielle au vivre humain parce que c'est là que son destin prend forme et sens.

Du divin, les traditions spirituelles de l'humanité se donnent des représentations diverses. Mais, au centre de chacune, l'affirmation est constante. C'est là, en cette relation, que le destin de l'homme prend sens. Inévitablement mortel comme n'importe quel vivant ordinaire, mais non pas voué à sombrer à jamais dans le néant, puisqu'en rapport avec le divin.

Du mystère, la figure par excellence est la lumière, un surcroît de lumière à la limite de l'éblouissement, ce dont témoignent tous les grands mystiques. Mais, quand bien même nous n'avons pas connu l'expérience mystique, il nous est possible de l'approcher à partir d'un analogue, l'amour humain. Dès lors, en effet, qu'il n'est plus simple expression d'une pulsion incontrôlée, la rencontre de la présence de l'autre relève de l'éblouissement dans la proximité du visage et de la parole de cet autre qui est aimé et qui aime.

Et la sagesse de la langue ne s'y trompe pas qui parle d'un « coup de foudre » pour désigner ce type de rencontre. Coup de foudre, c'est-à-dire lumière éblouissante, éblouissement sans cesse renouvelé, lorsqu'il ne se fane pas dans l'habitude et la médiocrité.

En désignant la lumière comme la figure de la proximité du mystère, je veux dire que, là, nous sommes dans la proximité la plus grande de l'intensité même de la vie. La vie est lumière et cette lumière est invitation à la vie.

L'ordre de l'énigme

En évoquant l'énigme, je désigne une autre région des confins, là où l'existence est confrontée à son envers, la mort qui n'est pas seulement le moment terminal de la vie, mais qui ne cesse d'accompagner cette même vie comme son envers.

Si la vie peut être représentée par un visage, ce ne peut être que par un visage de beauté. La beauté, en effet, n'est jamais le simple résultat d'une harmonie des formes. Il faut, certes, passer par là car une dysharmonie n'est que laideur triviale. Mais il y faut quelque chose de plus, comme un éclat à son intensité maximale, comme le savent bien les peintres ou les sculpteurs. Et, depuis les Grecs, nous sommes accoutumés à reconnaître cet éclat dans la présentation d'un visage humain.

Si donc la profondeur du mystère peut se laisser représenter de la sorte, l'énigme, elle, n'est pas la simple laideur parce qu'elle est, en fait, sans visage. La mort est sans visage, elle n'est que nuit impossible à dissiper qui défie la quête des hommes. Ainsi, sans visage, le mal qui rend l'homme meurtrier de son semblable ou l'incite à prendre plaisir à la souffrance de sa victime. Mais c'est la mort elle-même qui n'a pas de visage, parce que négation absolue de la vie qui, elle, éclôt dans la présence. Nuit, absence ou silence insupportable comme en témoignent le psalmiste ou le *Livre de Job*. La figure de l'énigme est la nuit impénétrable, impossible à dissiper.

La vue devenue impossible témoigne de la mise en échec de la pensée qui se comprend elle-même comme un voir. Voir le monde, les êtres et les choses, en fait, les comprendre ainsi qu'ils sont. Par

contre, là où le voir devient impossible, la pensée est mise en échec devant l'impensable et l'inexprimable. Cela, elle ne peut se le représenter à elle-même et elle ne dispose d'aucun mot pour le dire. Et ne pouvant le traduire en mots, elle est vouée à la peur devant l'inconnu.

Tel est bien, en effet, la nature de ce qui se donne à nous à partir de ces confins de notre propre expérience. Cela échappe à nos catégories de pensée et aux mots de la langue. C'est pour cette raison que je désignerais cette proximité des confins comme une *épreuve* et non plus comme une simple expérience.

La condition humaine

Dès le temps de sa naissance, tout être humain vient prendre place dans un mouvement qui le dépasse infiniment, le mouvement de la vie. Tout à la fois, matière par son corps, ouvert sur l'esprit et la pensée par la parole, vivant social de par son appartenance à une société dont il parle la langue et façonné par les mœurs et coutumes de cette même société, ainsi que par les valeurs qu'elle véhicule.

Mais, dès lors qu'il prend conscience de sa singularité, revendiquant pour lui-même la conscience de cette même singularité. Ce qu'il est, chacun le devient au long du temps qui lui est imparti entre le moment de sa naissance et celui de sa mort. Ce temps est son histoire propre.

Une histoire qu'il espère être en mesure de façonner, en fonction de son attente et de ses rêves. Et pourtant les contraintes de la vie commune n'accordent pas à chacun la possibilité d'être lui-même en imprimant sa marque sur le temps imparti. Dans la plupart des sociétés c'est la violence qui impose sa loi, dans les antagonismes individuels et les contraintes des structures économiques, politiques, familiales...

En ce sens, vivre est, pour chacun coïncider avec ce mouvement qui le fait être celui qu'il est. Et pourtant ce même mouvement demeure étrange, tour à tour mystérieux et énigmatique. Ce que, d'une manière générale, on désigne comme la vie, en nous-mêmes comme en dehors de nous, est, en effet, mouvement qui fait, en permanence, émerger de nouveaux individus et de nouvelles formes, dans un renouvellement incessant. Comme, également, ce qui ne cesse de détruire ce qu'elle a contribué à faire naître.

C'est pourquoi, parler de la *vie*, lorsque c'est de l'homme qu'il s'agit est, dans le même temps, désigner ce mouvement qui échappe à la prise de chacun et cette histoire qu'il espère pouvoir habiter en lui donnant une forme singulière. L'être humain n'est pas la vie, il est dans la vie, désignant par ce même terme sa façon de l'habiter, son temps personnel ainsi que les conditions qui lui sont faites.

Il arrive que la vie lui soit bonne quand les situations et les événements offrent un espace disponible à son attente. Lorsque cela ne se produit pas, alors la condition se retourne en quelque sorte contre elle-même, en faisant le malheur de l'homme. Mouvement toujours étrange donc pour quiconque y prête attention, d'autant que ce même temps de vie est voué à la mort. Tout ce qui vit vient à mourir un jour.

Le constat est banal et, néanmoins, cette même mort demeure comme une énigme. Que se passe-t-il au moment où la vie vient à cesser ? Une telle question est à l'origine même des plus grandes des interrogations humaines. Tout ne bascule-t-il pas dans le néant, en un effacement sans retour ?

L'effroi de Gilgamesh, chacun l'éprouve devant la perte d'un être cher. Si l'on peut, en effet, prendre son parti de la mort d'individus que nous ne connaissons pas, ici, par contre, dans la douleur de la perte, on ne peut escamoter l'interrogation. Ou bien, tout

bascule dans un néant sans retour ou bien la croyance vient assurer aux vivants que les morts n'appartiennent pas au néant, qu'ils vivent en des ailleurs, en un monde à part où on pourra les retrouver en un temps autre.

De cette croyance sont nées nombre de représentations du monde des morts que l'on retrouve dans la plupart des cultures. Cultes des morts comprenant le rapport entre ce monde-ci et celui où les morts s'en sont allés, en fait affirmation double : celle d'une séparation évidente par elle-même et d'une continuité que la croyance affirme dans les représentations qu'elle se donne. Une croyance nécessaire car elle rassure sur le destin de ce vivant que nous sommes, le temps de notre existence.

Le destin de l'homme à la lumière de la foi chrétienne

Il n'est pas dans l'intention de mon propos présent de dresser l'inventaire de ces diverses représentations, mais de m'attacher à comprendre le point central de la démarche de la foi chrétienne, héritière de la tradition biblique. Une telle foi n'est pas simple croyance ni simple énergie de la vie qui permet à l'homme de ne pas désespérer au fil des jours. Elle est, d'abord et avant tout, réponse à un appel et à une invite, l'invite à entendre, dans les textes bibliques, la présence d'une inspiration qui traduit la Parole par quoi Dieu se manifeste aux hommes et à reconnaître le Christ comme Médiateur entre Dieu et l'homme.

On peut désigner de la sorte le *lieu* d'une telle foi, là où le vivant humain se reconnaît, tout à la fois, conscient du caractère précaire de son être dans la vie et invité à répondre à un appel. Quiconque se veut un tant soit peu attentif à sa condition réelle et ne se nourrit pas d'illusion à son sujet, ne peut pas ne pas comprendre qu'il n'est rien qu'un éphémère. Un fétu dérisoire au regard de

l'immensité de l'univers et une simple ombre qui passe dans l'immensité des temps. C'est cette même conscience qui a nourri la grande tradition tragique.

Simple éphémère, sans doute, et pourtant se sachant convié à la proximité avec son Dieu. En ce sens, je comprendrais volontiers cette foi comme reposant sur trois piliers, en quelque sorte. D'une part, celui qui vit de cette foi se sait mis dans la vie à l'image et ressemblance de son Dieu, comme il l'a appris du livre de *La Genèse*. D'autre part, il se sait conservé dans le souci de son Créateur, comme le dit, entre bien d'autres textes des deux Testaments, le psaume 8. Et, enfin, invité à s'adresser à son Dieu dans la confiance, selon les mots de la prière du Notre Père.

Si la foi n'est jamais simple croyance analogue à bien d'autres, c'est qu'elle est réponse humaine à ce qui est dit du souci du Créateur pour sa créature. Le Dieu auquel elle se rapporte n'est pas simple réalité transcendante qui surplombe le monde et l'Histoire. Il est Celui qui vient vers l'homme et, comme nous le rapporte le message évangélique, Celui qui a fait son entrée dans le monde. Il a pris chair, comme l'écrit Jean, étonnant mystère de l'Incarnation, et Il est venu parmi les siens. En ce sens, l'esprit de la foi est cette ouverture qui donne une autre dimension à notre existence ordinaire. Ouverture et réponse à l'annonce que la mort n'est pas le dernier mot de la vie des hommes.

L'espérance, tension interne de la foi

Mais cette même démarche de la foi est inséparable de l'espérance, sa tension interne, pour ainsi dire car la confiance dont témoigne la foi n'est jamais vraiment cheminement serein dans le monde, au long des âges de la vie.

La douleur du corps comme de l'âme, la violence et la brutalité dont tant d'hommes se révèlent capables, le mal, en un mot, cela

constitue comme un défi constant à cette même confiance. Comment croire encore en un Dieu en souci de l'homme, comme on l'a demandé après Auschwitz ? Une question pas très neuve, il est vrai. C'est elle qui revient dans tant de psaumes, dont le psaume 22, le *Livre de Job* et que l'on entend, à nouveau, dans le cri du Christ sur la croix.

Le monde n'est pas un jardin de délices, non pas parce la nature serait laide, mais parce que tant d'hommes sont capables du mal et que chacun est voué à mourir. Douleur et scandale, donc, et non pas laideur des choses.

C'est pour cette raison que l'on peut comprendre l'espérance comme tension interne de la foi, cette force qui la maintient en dépit de tout ce qui, dans la vie d'un homme ou dans celle des sociétés, lui apporte comme un défi constant. Le mal dont les hommes sont capables défigure le visage de l'humain et il brouille la Parole de Révélation, jusqu'à la rendre inaudible.

Dans leur vie ordinaire, les hommes ne peuvent vivre sans espoir, cette ouverture sur le temps à venir qui donne son sens au présent. Le risque de la situation présente est de se fermer sur elle-même, enfermant le vivant humain dans ce seul moment du temps. Cela est de peu si ce présent est vécu de façon heureuse, mais cela est terrifiant si ce présent est temps de douleur et de souffrance. Aussi l'espoir est-il ce qui fait vivre les hommes, comme le constate la sagesse commune. Un temps maintenu ouvert : tout n'est pas encore scellé et l'homme peut escompter d'autres moments de sa vie.

En un sens, l'espérance est de même ordre que l'espoir, tension de la confiance dans les possibilités de la vie. Et pourtant elle est toujours plus et d'un autre ordre, puisqu'elle est ouverture sur un au-delà de la mort. La Résurrection du Christ n'est pas un simple événement qui s'est produit à un moment donné du temps, elle est annonce en esquisse de ce à quoi l'homme est promis.

En cela, on peut comprendre l'espérance comme la tension même de la foi, en une affirmation paradoxale. Or, parler, ici, de *paradoxe* n'est pas évoquer un jeu de langage qui désigne de façon détournée. Le paradoxe n'est pas dans les mots, il est dans la vie même car il est affirmation « en dépit de ». Affirmation d'une ouverture en dépit de tout, du mal et de la mort qui ne cessent de la contredire.

Or, cela, comment en rendre compte dans les mots ordinaires ? Parce que cela est absurde au regard de la raison, pour parler comme Tertullien, ou en dépit de l'absurde, comme le fera, plus tard, Kierkegaard ? Une démarche qui relève du pari, pour le faire comme Pascal ? On peut multiplier les références, mais cela n'est que façon détournée de rendre compte de ce que les mots achoppent à dire et que la raison se révèle impuissante à démontrer. Mais, pour reprendre une analogie déjà citée, peut-on démontrer un amour humain ?

Qu'est-ce donc, en fin de compte, que l'espérance sinon cet élan qui donne sens à la vie parce que reçu dans l'héritage des textes inspirés. Un élan maintenu en dépit de tout ce qui semble le contredire, un inexplicable en raison, et pourtant cela est. C'est elle qui permet de ne pas perdre pied dans le ravin d'ombre et de mort qu'évoque le psalmiste parce qu'elle sait qu'elle ne prend pas appui sur elle seule mais sur Celui qui s'est annoncé à l'homme en se nommant : « Me voici ! »